

Hélène Gestern : Portrait d'après blessure

La photo au cœur du roman

Lauréate du prix CBPT 2015 pour son roman *Portrait d'après blessure*, Hélène Gestern répondait le 6 mai dernier aux questions du journaliste Philippe Lefait. Auteur de deux autres romans, elle éprouve une véritable fascination pour la photo qui tient une place centrale dans ses histoires : tout ce qu'elle cache, tout ce qu'elle révèle.

Hélène, ma question va vous sembler une évidence. Vous intéressez-vous à la photo ?

La photo est un art fascinant parce que c'est une contraction du temps, le mélange du mort et du vif. Tout est paradoxe dans la photo. C'est quelque chose qui est à la fois dans un temps et dans aucun, qui est du passé mais qui est constamment rendu présent par les gens qui la regardent. C'est un art magnifique, fascinant. Ce n'est pas juste un clic. C'est un récit et, comme tout récit, elle se lit, elle s'interprète. C'est une fausse immédiateté.

Quel que soit le livre que vous ayez écrit, la question centrale est la question identitaire. Qui suis-je ? Comment puis-je me repérer, notamment grâce à ces photos qui sont la trace d'un déterminisme de ma vie et de mon identité ?

La notion racines-identité est extrêmement intéressante. J'évite d'en parler depuis qu'elle a été confisquée par des gens qui, eux, le



© PHILIPPE LEFAIT DORVILLE

« La photo est quelque chose qui est à la fois dans un temps et dans aucun, qui est du passé mais qui est constamment rendu présent par les gens qui la regardent »

sont beaucoup moins. Elle est maintenant à manier avec beaucoup de précaution parce que l'on fait dire à ces deux mots toutes sortes de choses.

Dans mes trois romans, je mets en scène des protagonistes, relativement mélancoliques, qui cherchent à rattacher le cours de leurs jours à d'autres histoires qui ne sont pas nécessairement les leurs. Ces gens qui ont été malmenés par la vie, qui essaient de se construire, vont avoir tendance à chercher à l'extérieur d'eux le

sens de leur propre histoire. Parfois, c'est dans la mémoire, parfois dans la photographie, parfois dans la politique. Et finalement, je pense que pour un écrivain, ce qui est intéressant dans le fait de mettre en scène des gens qui cherchent, c'est d'inviter le lecteur à partager cette enquête: l'enquête sur soi, sur d'autres gens, sur une famille, sur un passé.

La question de l'enquête ouvre la question de la structure de vos livres. Pourquoi le choix presque systématique de la non-linéarité du récit ?

C'est une question qui touche au cœur de la manière d'écrire. D'abord, je pense que je ne suis pas excellente en matière de récit à la troisième personne. Mais il y a une autre

« Ce que j'aime dans le fait d'écrire à plusieurs voix, c'est cette polyphonie qui permet de ne pas faire transiter le récit par une conscience unique »

explication : depuis une quinzaine d'années et pour des raisons professionnelles, je lis très peu de romans, mais essentiellement des journaux, des

autobiographies, des correspondances. Cela devient à la longue une espèce de drogue. J'ai du mal à rentrer ensuite dans des protocoles de fiction parce qu'autant le récit autobiographique peut être parfois mal écrit, mal fichu et un peu boiteux – c'est ce qui fait son charme –, autant il y a ce sentiment bouleversant d'entrer presque de plain-pied dans la vie de quelqu'un.

« La photo et celles ou ceux qu'elle concerne déterminent d'une manière ou d'une autre leur identité ou leur avenir ou leur vécu comme dans ce livre. Pour le reste de l'humanité, ces photos n'ont aucune importance; pour les personnes concernées, elles sont centrales, elles sont identitaires. »

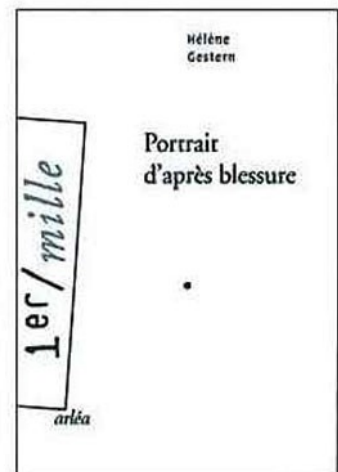
Philippe Lefait

Ces quinze années de familiarité avec toutes ces voix ont certainement eu une influence sur ma façon de concevoir le récit. Ce que j'aime dans le fait d'écrire à plusieurs voix, c'est cette polyphonie qui permet de ne pas faire transiter le récit par une conscience unique. Car au-delà de l'histoire, ce que j'ai plaisir à raconter, ce sont les émotions. Et ces émotions se racontent mieux à travers des voix distinctes que l'on peut confronter, chacune parlant avec sa sensibilité, sa mémoire, sa vision des choses. De plus, cela permet d'échapper au risque d'identification autobiographique.

À partir de cela, concrètement, comment articulez-vous le squelette de votre récit entre la lettre de l'un, la description d'une photo, le dialogue ?

Chacun a ses petites manies d'écriture qui le caractérisent. Moi, je suis assez fière d'être sans doute une des rares personnes qui commencent à écrire un roman avec un tableur Excel. Cette méthode permet de sérier les épisodes. Je pense qu'elle est liée au faible temps d'écriture dont je dispose puisque j'ai un travail et que je ne peux donc écrire trois ou quatre heures d'affilée.

J'ai en général en tête un début, une fin et globalement une progression et je vais articuler mon récit de manière de plus en plus détaillée au fur et à mesure que j'avance. Je n'écris pas nécessairement dans la chronologie. Je fais beaucoup d'assemblages. Il y a beaucoup de passages que je jette parce qu'ils ne s'insèrent pas bien ou qu'ils sont superfétatoires. Parfois, cet assemblage se révèle très délicat, ne se passe pas bien. Pour *Portrait d'après blessure*, j'ai même été sur le point d'arrêter, pensant ne pas y arriver. Puis, un dimanche, j'ai tiré l'ensemble du roman en petites feuilles et j'ai tout mis par terre (j'ai la chance d'avoir



un très grand salon). J'ai rangé les chapitres et trouvé la solution. Mais la construction reste un squelette, une colonne vertébrale, sans le plus important.

Après, il faut trouver la chair de l'écriture. Je passe beaucoup de temps à jouer au Mikado, à couper, coller, assembler, remettre, déplacer. C'est pour cela que je suis très lente.

D'où vous vient l'idée des personnages ?

Est-ce de la pure fiction, de l'observation, du mémoriel ?

C'est difficile à dire. En l'occurrence, pour *Portrait d'après blessure*, il y a une image que j'avais en mémoire depuis longtemps et autour de laquelle s'est cristallisée l'idée du récit : la photographie des victimes de l'attentat du RER en 1995. Mais l'idée des personnages est assez complexe parce que, bien sûr, on les imagine, on les investit de pas mal de traits qui sont parfois plusieurs personnes à la fois – des gens que l'on connaît – ce qui fait que l'on arrive à nouer une sorte de relation personnelle.

« Cette période où on est plusieurs à revoir un texte, chacun voulant qu'il soit le plus abouti possible, est magnifique »

On se nourrit beaucoup de ce que l'on observe ou entend, de ce que l'on nous confie aussi, de ce que l'on vit dans sa propre vie. Avec la distance nécessaire bien sûr, parce qu'encore une fois, tout cela n'est pas de l'autobiographie. J'espère d'ailleurs avoir un jour le courage d'écrire une autobiographie, qui est un beau genre. Mais mes romans sont bel et bien du roman. Quand on ouvre un peu les yeux sur la vie quotidienne, dans un café ou dans le métro, on n'arrête pas de voir se produire des petites scènes assez fascinantes. Au fil de l'écriture, il arrive des choses qui ne débouchent

« On finit par connaître son propre texte par cœur. Et même chaque virgule »

peut-être pas sur des choix essentiels, mais peut-être sur un chapitre.

Prenez-vous des notes dans la vie quotidienne ?

Non, pas du tout, j'essaie de stocker dans ma mémoire. Pour certaines choses, je fais des photos, parce qu'il y a des lumières, des climats particulièrement beaux que j'ai envie de restituer. Les climats des villes, par exemple. J'aime bien essayer de capturer une atmosphère. J'essaie de ne pas prendre de notes. Je trouve qu'il y a un travail de décantation, de mélange qui se fait dans la mémoire, qui n'est pas du tout inintéressant.

D'où vous vient la précision de votre écriture ? Cette manière extrêmement précise et simple d'être complète dans la description ?

C'est un très beau compliment parce que justement, mon aspiration est de donner l'impression d'une écriture simple qui, en fait, ne l'est pas tant que ça. Il faut un gros travail de fausse simplicité pour que les choses coulent de manière évidente. Cette précision de la description est liée à ma formation. J'ai fait des études de lettres, beaucoup de latin, d'ancien français et je travaille dans un laboratoire de lexicographie. J'ai donc acquis une sensibilité par rapport à la langue assez forte, une espèce d'obsession maniaque de trouver le bon mot. Et puis, sans doute parce que je suis myope, je prends beaucoup de photos. J'aime bien regarder après coup. Quand on a une image en tête, on a tellement envie d'en rendre tout ce qui en fait la puissance, le sortilège, le charme, que l'on n'a pas le choix. Il faut mobiliser les grands moyens en termes d'écriture pour arriver à la description la plus exacte, la plus fidèle possible, d'un climat, d'une atmosphère. C'est une dure bataille, mais c'est un beau travail d'écriture.

« Je suis assez fière d'être sans doute une des rares personnes qui commencent à écrire un roman avec un tableur Excel »

Comment la menez-vous, cette bataille d'écriture ? Revenez-vous souvent sur votre texte ?

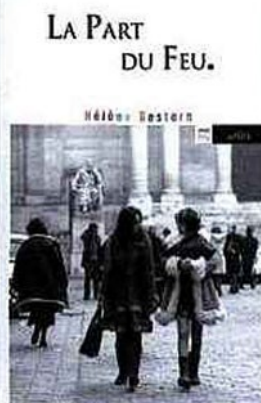
Oh, à peu près mille fois sur chaque chapitre ! Pour moi, relire fait partie intégrante du travail d'écriture. Il y a des passages qui ont été corrigés cent fois, deux cents fois parfois.

« Je trouve qu'il y a un travail de décantation, de mélange qui se fait dans la mémoire, qui n'est pas du tout inintéressant »

C'est incessant. À tel point qu'à un moment donné, et je crois que tout le monde en passe par là, on finit par connaître son propre texte par cœur. Et même chaque virgule. Et d'ailleurs, on fait une strate supplémentaire de corrections. Et quand on commence à se dire qu'il ne fallait pas enlever ou rajouter telle ou telle chose, on sait qu'on en est arrivé au stade stabilisé du texte. C'est le

L'auteur

Née en 1971, Hélène Gestern vit et travaille à Nancy. Elle est également enseignante-chercheuse à l'université, où elle est rattachée à un laboratoire spécialisé dans l'étude du lexique. Elle est l'auteur de trois romans parus chez Arlea : *Eux sur la photo* (2011), qui a obtenu plusieurs prix dont le Coup de cœur des lycéens de Monaco 2012 et le prix René Fallet 2012, *La Part du feu* (2013) et *Portrait d'après blessure* (2014).



moment où l'on s'en sépare et où on le confie à d'autres mains, celles de l'éditeur. Avec ce regard extérieur, on part sur un autre type de travail. Et cette période où on est plusieurs à revoir un texte, chacun voulant qu'il soit le plus abouti possible, est magnifique. Ce sont de bons moments pour moi qui connaissais plutôt la solitude de l'édition universitaire.

Votre premier roman est sorti en 2011. Qu'y avait-il dans votre écriture avant ?

Il y avait de l'abstinence, puisque j'avais pris une décision quand j'avais entamé des études de lettres, dont j'ai très vite compris qu'elles allaient être longues. Je me suis sentie un peu mal à l'aise. J'ai appris à être technicienne de la littérature. J'ai fait de la narratologie. Cela me plaisait énormément. J'ai fini par estimer qu'il y avait une sorte de contradiction entre les deux. Donc, vers vingt-quatre ans, j'ai arrêté d'écrire.

« La photo est un art fascinant parce que c'est une contraction du temps, le mélange du mort et du vif. Tout est paradoxe dans la photo »

Aujourd'hui, dans le monde contemporain, à quoi sert l'image pour le commun des mortels ?

L'image sert à faire battre les cœurs, à éveiller les consciences et l'intelligence. C'est d'une part le travail du photographe et de l'autre celui de la personne qui regarde. Certains photographes sont capables de photographier des choses abominables avec beaucoup d'humanité et de respect. Il y en aura toujours qui sauront remplir cette fonction-là. ●

Retranscription de l'interview d'Hélène Gestern par Philippe Lefait lors de la remise du prix le 6 mai

M.-N.P.